

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 28

Artikel: La grande revue du 1er juillet 1877
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

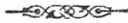
Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du *Sabot*, dans le faubourg Saint-Marcel ; c'est à l'*Ecu d'Argent* qu'aimait à se rendre Ménage, en compagnie de Montmaur. Boileau-Despréaux allait se délasser au *Mouron Blanc*, avec son ami Racine, qui y a écrit les *Plaideurs*.

Enfin, l'on trouvait l'autre Racine et Marivaux à l'*Epée de Bois*, rue Quincampoix ; l'abbé Prevost, au cabaret de la rue de la Huchette ; Vadé, Fréron, Collé, Panard, au *Tambour Royal*, chez Ramponneau, à la Courtille ; Crébillon, Piron, Marmontel, au cabaret de Landelle, rue de Buci.

Dans des temps plus rapprochés et que plusieurs de nous se rappellent, on a pu voir attablées ensemble au cabaret de la *Mère Saget*, à la barrière du Maine, un grand nombre de nos célébrités contemporaines : Victor Hugo et Raffet, Romieu et Tony Johannot, Alexandre Dumas et David D'Angers, Chenavard et Armand Carrel.



LA GRANDE REVUE DU 1^{er} JUILLET 1877

La revue annuelle des troupes de l'armée de Paris est devenue non-seulement une grande solennité militaire, mais encore une fête populaire, une véritable fête nationale.

A partir de 8 heures du matin, toutes les grandes voies de communication, boulevards, quais, avenues, sont parcourues par des régiments qui cheminent musique en tête. Derrière eux, viennent les files de voitures de cantines pleines de tonneaux de toutes dimensions, de paniers de vins, de bière, d'eau de selz. Puis arrivent, suivant le cortège, comme les plus humbles membres de la corporation rafraîchissante, les populaires marchands de coco.

Cette marche de vendeurs de coco vers le terrain de Longchamp n'est pas le détail le moins pittoresque de la journée. A tout ce que Paris contient de ces petits industriels vient s'ajouter toute une foule de *rafraîchisseurs* improvisés, dont le matériel consiste en une cruche qu'ils portent vide, un torchon mouillé, un citron, quelques morceaux de bois de réglisse et un verre. Pour le reste, la Seine est si près !

Mais beaucoup complètent ce matériel avec un chevalet et un plateau formant table ; ils logent cela dans une brouette qu'ils poussent jusqu'à Longchamp. Ils s'installent en une seconde au bord d'une route, quand la troupe fait halte ; puis ils replient bagage dans la brouette, quand la halte est terminée, et suivent la colonne. L'eau, la grosse affaire, ils la puisent chemin faisant à des endroits qu'ils connaissent ou quand ils rencontrent des fontaines. Au besoin, un cantonnier arroseur introduit sa lance dans la bonde du petit fût et le ravitaillement est fait et frais.

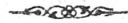
Ainsi, dès dix heures du matin, le bois commence à se remplir de monde : Parisiens munis de provisions et dînant sur l'herbe ; troupes venant de loin, de Vincennes, de Noisy, par exemple, bivouaquent et mangent la portion de viande apportée dans le sac. Après leur dîner et en attendant l'heure, les Parisiens prévoyants font un somme à l'ombre des massifs, ou se livrent à leurs goûts favoris : lectures, jeux de bouchon, de raquettes, etc. Nous avons vu un amateur de flûte qui avait apporté son instrument ; assis derrière un arbre avec un cahier sur ses genoux, il étudiait consciemment un morceau. Pendant ce temps, le gros de la population parisienne se presse, s'entasse, se dispute, se procure des coups de soleil, en faisant la queue devant les pontons des bateaux, aux bureaux d'omnibus et aux gares.

Enfin, vers deux heures et demie, après bien des altercations avec des audacieux qui veulent passer pour se mettre à la file, après bien des accrocs aux trains des robes, la foule arrive, suant, soufflant, cherchant l'ombre et ne trouvant que des places au soleil. Mais la musique, les tambours retentissent ; on reste au soleil pour voir les troupes arriver sur leur emplacement.

C'est, en effet, un des plus beaux moments de la revue. Les colonnes, massées à l'ombre jusqu'à la dernière demi-heure, débouchent presque en même temps de tous les points de l'hippodrome. C'est pendant un quart-d'heure comme un chaos. Le bruit des tambours, les pas redoublés des musiques et des fanfares, mille commandements, le trot des chevaux, le roulement de l'artillerie, tout cela forme une immense rumeur. En même temps, on voit se mêler, se croiser, se confondre infanterie, cavalerie, artillerie. L'œil, troublé, est inquiet devant ces 25 ou 40,000 hommes qui s'agitent en tous sens.

Mais bientôt, comme par enchantement, tout cela se débrouille ; les clameurs, les fanfares, les tambours s'apaisent, se taisent, et on est tout surpris, tout charmé de voir quatre immenses lignes de bataillons, d'escadrons et de batteries d'artillerie rangées en ordre parfait, observant une immobilité et un silence admirables. C'est de la féerie sur un théâtre de six kilomètres d'étendue.

L'infanterie est là, innombrable, serrée en masses compactes un peu sombres de couleur, émergeant à peine les plis de terrain. En arrière est l'artillerie, formant des groupes alternés avec ses attelages rouges aux pièces et blancs aux caissons ; puis au fond, sur le haut de la pelouse en colline, apparaît la cavalerie. Les cuirassiers et les dragons avec leurs casques éblouissants, semblent, dans le lointain, de longues rangées d'étoiles placées en amphithéâtre sur le fond du ciel et brillant en plein jour. C'est d'un effet saisissant.



Monsieur le Rédacteur,

Vous avez publié dans votre numéro du 30 juin une pièce de vers charmante, intitulée : *La mort d'un chat*, et qui faisait allusion au chat de la *Mère Michel*. Cette circonstance m'a donné l'idée de rechercher l'origine de cette chanson si populaire, si souvent répétée par nos écoliers : « C'est la mère Michel qui a perdu son chat, etc. » D'où vient cette légende ? personne ne nous l'apprendra d'une manière exacte ; c'est là un de ces types populaires qui vivra jusqu'à la consommation des siècles dans la mémoire des enfants.

Plusieurs versions de cette chanson ont circulé avec plus ou moins d'amplifications. Je vous donne ci-après les couplets les plus usités. A mon avis, il doit y avoir une malignité dans ce poème tronqué. Que pouvait être la mère Michel ? sans doute l'Eve des portières. Et certainement elle a possédé un chat passablement tyrannique. L'auteur de la balade doit être un locataire exaspéré ; et, bien plus, les mains du rimeur ont dû tremper dans l'assassinat du félin.

Voici donc ces couplets :

C'est la mèr' Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fenêtr' qui est c' qui lui rendra,
L'compèr' Lustucru lui a répondu :
Allez mèr' Miche vot' chat n'est pas perdu.

C'est la mèr' Michel qui lui a demandé :
Mon chat pas perdu ! vous l'avez donc trouvé !
L'compèr' Lustucru lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous s'ra rendu. »

Et la mèr' Michel dit : « C'est décidé !
Pour mon chat rendu vous aurez un baiser. »
L'compèr' Lustucru, qui n'a point voulu,
Lui dit : « Pour un lapin vot' chat est vendu. »

